

de fierté et d'indépendance. La tête, éclairée de deux yeux spirituels et profonds, repose sur un cou musculeux, à peine caché par les plis lâches d'une cravate blanche. Ce portrait, peint en 1832, a obtenu au salon de 1833, et vingt-deux ans plus tard, à l'exposition universelle de 1855, un des plus grands succès de l'art contemporain. Tous les connaisseurs se sont accordés à le considérer comme un modèle du genre. Voici ce qu'en disait Gustave Planche, en 1833 : « La foule se presse autour du portrait de M. Bertin l'aîné. Sans savoir pourquoi, sans soupçonner, même lointainement, les questions sans nombre d'histoire et de critique qui se rattachent à cet ouvrage important, elle se laisse prendre au charme de la vérité. Elle étudie, selon ses forces, les détails de la tête rendus avec une si prodigieuse conscience; elle examine attentivement, avec une joie presque puérile, la réalité des étoffes, la saillie du fauteuil; elle s'extasie devant l'attitude si simple et si puissante à la fois; elle ne se lasse pas de contempler avidement les yeux et les lèvres, si pleins de regard et de parole. » Tout en regrettant que la peinture ne soit pas d'un ton assez chaud et assez vigoureux, le célèbre critique termine son appréciation par ces mots : « Le portrait de M. Bertin est un chef-d'œuvre de vérité. Si la main inconnue à qui nous devons la tête d'Ajax voulait ciseler le marbre d'après un pareil modèle, elle n'aurait rien à regretter et se passerait de la nature. » Ce qui frappe surtout dans cette œuvre éminente, c'est le caractère élevé et vraiment antique que M. Ingres a su donner à une figure moderne et essentiellement bourgeoise. « La tête, modelée de main de maître, a dit M. About, rappelle le masque de Vitellius. Les mains sont puissantes, les épaules impérieuses. La figure entière est d'un relief surprenant; on en ferait le tour. Voilà une œuvre de style, si jamais il en fut. » — « La pose générale est commune et prêterait même à la plaisanterie, a dit à son tour M. Du Camp, si la hauteur du style qui a présidé à ce tableau n'absorbait toute l'attention; malgré ses laids vêtements modernes, le personnage est grand comme s'il était drapé à l'antique dans une ample toge romaine. C'est là un portrait réellement historique et que n'importe quel grand maître serait fier de pouvoir signer. » M. Théophile Gautier n'a pas été moins élogieux : « N'est-ce pas la révélation de toute une époque, a-t-il dit, que cette magnifique pose de M. Bertin appuyant, comme un César bourgeois, ses belles et fortes mains sur ses genoux puissants, avec l'autorité de l'intelligence, de la richesse et de la confiance en soi? Quelle tête bien organisée! quel regard lucide et mâle! quelle aménité sereine autour de cette bouche fine sans astuce! Remplacez la redingote par un pli de pourpre, ce sera un empereur romain ou un cardinal. Tel qu'il est, c'est l'honnête homme, sous Louis-Philippe, et les six tomes du docteur Véron n'en racontent pas davantage sur cette époque disparue. » — A propos de ce portrait magistral, M. Adrien Paul a rapporté, dans le *Siècle*, l'anecdote suivante, dont nous ne garantissons pas l'authenticité : « Au moment où il se disposait à peindre M. Bertin, le grand artiste s'aperçut que le modèle n'était pas dans son état habituel, et qu'il lui manquait quelque chose. Il lui manquait, en effet, un épais gilet de flanelle, que le directeur des *Débats* portait ordinairement sous ses habits, et que, pour se faire plus sovelte, il avait coquettement ôté ce jour-là. M. Ingres fit rentrer M. Bertin dans ses habitudes, etc... dans son gilet, et il exécuta avec tant de conscience sa peinture, qu'en la voyant les malins prétendent reconnaître, sous la redingote, l'épaisseur du vêtement intime qui arrondit le bras. »

Le portrait de M. Bertin a été gravé par Henriquel-Dupont.

BERTIN DE VAUX (Louis-François), publiciste et homme politique, frère du précédent, né à Paris en 1771, mort en 1842. En sortant de la Bibliothèque royale, où l'avait fait entrer l'abbé Barthélémy, il prit part, avec son frère, à la direction du *Journal des Débats*, se fit banquier lors des premières persécutions éprouvées par cette feuille (1801), devint juge, puis vice-président du tribunal de commerce. Il suivit aussi Louis XVIII à Gand, fit partie de la chambre introuvable, remplit les fonctions de secrétaire général du ministère de la police de 1815 à 1818, fut réélu député, en 1820, par le collège de Versailles, se démit, à l'avènement du ministère Polignac, de la place de conseiller d'Etat, qu'il avait acceptée en 1827, et fit une opposition très-vigoureuse dans le *Journal des Débats*. Rappelé au conseil d'Etat par Louis-Philippe, il reçut une mission en Hollande et à Londres, et entra, en 1832, à la Chambre des pairs. Il a joui, avec son frère, jusqu'à sa mort, de toute la faveur de la famille d'Orléans. Partisan déclaré de la royauté constitutionnelle avec plus de pénétration active et d'ascendant pratique que son frère, M. Bertin de Vaux avait le don de prévoir les événements. Lorsque M. de Polignac fut nommé ministre, il s'écria : « Avant un an, la France sera couverte de cocardes tricolores. » — « Arrivé trop tard à la tribune, pour en user avec pleine possession, dit M. Villemain, il se montrait supérieur dans les entretiens par l'abondance des idées, la fermeté du raisonnement et la justesse du sens sous le coup même de la passion. Moins puissante que son

frère, moins volontiers satisfait de la vie spéculative, tour à tour polémiste hardi, député considérable, et pair de France paisible, mais presque toujours conseiller accrédité du pouvoir, M. Bertin de Vaux eut pendant bien des années, sur le ministère de son pays, quelque chose de cette influence spirituelle et temporelle que Swift et d'autres lettrés célèbres avaient exercée, même dans l'aristocratie Anglaise, tant l'intelligence indépendante et nette prend un ascendant nécessaire là où la discussion est libre et l'opinion puissante. » Le style de M. Bertin, moins élégant, moins châtié et moins érudite que celui de son frère, se recommandait en revanche par plus de précision, de fermeté, de chaleur, d'énergie et d'idées. La royauté, telle qu'il l'entendait, c'était une république modérée, dirigée par un roi; on peut le ranger, en lui rendant justice, parmi les partisans de la liberté en France. Il a laissé un fils, Auguste BERTIN DE VAUX, officier distingué.

BERTIN (François-Edouard), paysagiste français contemporain, fils de Bertin l'aîné, né à Paris en 1797, élève de Girodet-Trioson. Ses débuts, au Salon de 1827, furent des plus heureux : il exposa un paysage historique représentant *Cimabué trouvant Giotto qui dessine les chèvres confiées à sa garde*. Cette toile, empreinte d'une certaine naïveté de sentiment et peinte avec large, valut au jeune artiste une médaille de 3^e classe. M. Edouard Bertin affirma son talent naissant, en exposant, au Salon de 1831, une *Vue prise dans la forêt de Fontainebleau*, qui obtint un grand succès. On admira la belle ordonnance de la composition, la pureté du dessin, la justesse, sinon l'éclat du coloris; toutes qualités propres à compenser la mollesse des derniers plans et quelques défauts de la perspective. Mais ce fut surtout par la conscience avec laquelle il avait interprété la réalité, que M. Bertin attira l'attention. Gustave Planche le félicita de ce qu'il n'avait pas craint de reproduire une nature pauvre et sèche, et de ce qu'il avait cherché à lui donner, par le travail de la peinture, une importance et une richesse très-élevées.

« M. Bertin, dit le célèbre critique, a bien fait de ne rien repudier, et de croire et d'essayer de montrer que toute chose a sa poésie et sa beauté; qu'il n'y a peut-être de laid, dans la véritable acception du mot, que ce que l'on ne comprend pas... Sa manière d'envisager la nature rappelle et reproduit, à certains égards, la manière de quelques poètes anglais, et, en particulier, de George Crabbe. Chez tous les deux, en effet, c'est le même et sérieux amour de la nature réelle, la même et sérieuse attention à mettre les choses telles qu'elles sont. Le peintre, comme le poète, n'a guère souci d'arranger ce qu'il voit; il lui suffit de l'avoir vu, et bien vu, pour essayer de le traduire... Il a foi dans la force et le charme de la vérité, il croit et il espère qu'elle saura bien se faire comprendre, et tant pis pour les esprits insouciant et frivoles qui ne se donneront pas la peine de l'étudier et de pénétrer jusqu'au fond les mystères qu'elle recèle. » Que pourrait-on dire de plus, aujourd'hui, pour faire l'éloge de nos plus sages réalistes? Et qui croirait que ces quelques lignes de Gustave Planche s'adressaient à un artiste dont la peinture a essuyé les dédains et les railleries de tous les détracteurs du style? La vérité est que, dans sa *Vue prise à Fontainebleau*, M. Edouard Bertin rompit avec les traditions académiques, et chercha l'impression dans le caractère du site lui-même, indépendamment de tout rapport avec les faits et les passions de l'humanité. C'était là une innovation véritable et qui demandait un certain courage, à une époque où le paysage historique régnait sans partage. M. Bertin a été singulièrement dépassé, il faut le reconnaître, dans ce retour à l'imitation de la nature, dont il avait été un des premiers à donner le signal. Tandis que la nouvelle école trouvait bon de copier le premier site venu, il s'est obstiné à choisir les motifs de ses compositions, à ne reproduire que de grandes et belles lignes. Du reste, depuis longtemps déjà il a cessé de prendre part aux expositions officielles. Les *Source de l'Alphée*, qu'il envoya au Salon de 1853, après être resté dix ans sans exposer, n'ont guère été remarquées que de quelques amateurs. Ce tableau, qui lui avait été commandé par le ministère d'Etat, fut le dernier ouvrage qu'il soumit au public. Parmi ses autres peintures, nous citerons : un *Souvenir de la forêt de Nettuno* (Salon de 1834); deux *Vues prises dans les Apennins* (1836); le *Christ au mont des Oliviers*, exécuté pour la préfecture de la Seine (1837); les *Carrières de la Cervara* (1839); la *Tentation du Christ* (1842); les *Environs de Sorrente* (1843).

Avant de manier le pinceau, M. Edouard Bertin avait tenu la plume pendant quelque temps; il la reprit en 1854, à la mort de son frère Armand, auquel il succéda dans les fonctions de directeur des *Débats*. Sous son intelligente direction, cette feuille poursuivit avec succès sa brillante carrière. M. Edouard Bertin est le plus libéral des rédacteurs des *Débats*, celui qui serait le plus volontiers disposé à s'écarter de la politique d'expectative adoptée par cette feuille depuis le 2 décembre. Malgré l'avis de la majorité des ses collaborateurs, avec MM. John Lemoine, Allouy et Eugène Yung, M. Edouard Bertin, dans la question italienne, applaudit franchement à la politique du comte de Cavour, encouragea le roi Victor-

Emmanuel dans son généreux dessein de rendre l'Italie une et libre, et salua dans Garibaldi l'héroïque soldat de l'indépendance. Dans la question américaine, il s'est prononcé pour l'Amérique du Nord. Défenseur ardent et convaincu des principes d'une sage liberté, M. Edouard Bertin ne manque pourtant pas d'audace, comme il l'a prouvé en insérant, le 23 décembre 1861, le fameux article de M. Saint-Marc-Girardin, qui valut un avertissement aux *Débats*. Il veille à la conservation de la dictature exercée par son journal sur les œuvres littéraires de notre temps. M. Edouard Bertin tend à faire entrer dans des voies plus larges cette feuille qui, jusqu'ici, s'est contentée d'être l'organe exclusif de la bourgeoisie; il semble disposé à écrire sur son drapeau le mot *démocratie* à côté de celui de *liberté*. Nous le souhaitons, à la fois pour la démocratie et pour le journal.

BERTIN (Louis-Marie-Armand), frère du précédent et deuxième fils de Bertin l'aîné, né à Paris en 1801, mort en 1854. Il fit ses études au lycée Napoléon, se perfectionna pendant deux ans en Angleterre, et entra en 1820 dans la rédaction des *Débats*, où il se distingua par sa modération et son patriotisme. Après avoir suivi, comme secrétaire, Chateaubriand à Londres, il prit, en 1841, la direction de la feuille importante fondée par son père, et qui atteignit entre ses mains le plus haut degré de prospérité. Il la dirigea pendant plus de vingt ans, au milieu des événements et des révolutions, avec autant de talent que de prudente habileté. C'était un homme instruit, passionné pour les beaux-arts, et qui avait formé une des plus belles collections de livres possédées en France par des particuliers, entre autres les exemplaires uniques des trente-deux comédies de Molière, venant de la bibliothèque de M. de la Reynie, lieutenant de police, tels qu'ils étaient avant que la censure les eût mutilés, véritable sacrilège à l'époque.

M. Armand Bertin professait un culte profond pour le gouvernement constitutionnel qu'il avait contribué à fonder. Ami des hommes au pouvoir, il n'avait qu'à étendre la main pour saisir les faveurs; il n'usa de son influence que pour embellir de décorations les poitrines de ses collaborateurs. Son désintéressement n'était égalé que par le zèle consciencieux qu'il apportait à la direction des *Débats*, dont il lisait mot à mot les épreuves, au retour de l'Opéra ou des Bouffes, ses théâtres favoris. « D'un commerce agréable et facile, dit M. Edmond Texier, il aimait les arts et les mœurs élégantes, mais ses habitudes un peu épicuriennes ne le détournaient pas du labeur de chaque jour. C'est lui-même qui dépouillait tous les matins sa nombreuse correspondance. Dans la journée, il allait partout où il pouvait recueillir un fait, un bruit, une nouvelle; et à une heure convenue, entouré de ses collaborateurs, il leur distribuait leur tâche quotidienne. Avant les prescriptions de l'article 3 de la nouvelle loi sur la presse, M. Armand Bertin écrivait peu, mais il était le centre de cette chaîne intellectuelle, dont chacun de ses rédacteurs formait un anneau, et il se contentait d'imprimer à la rédaction de son journal cette merveilleuse unité qui a tant contribué au succès et à la réputation des *Débats*. » M. Armand Bertin honorait les grands talents et les grands caractères, même dans les rangs de ses adversaires; suivant son exemple, nous honorons son caractère loyal et généreux, qu'il semble avoir transmis par héritage, avec la direction des *Débats*, à son frère Edouard-François, en qui menace de s'éteindre cette dynastie de publicistes dont le règne compte plus d'un demi-siècle à la tête des *Débats*, de concert avec la famille Lenormant.

BERTIN DE VAUX (Auguste-François-Thomas), général et homme politique, né à Paris en 1799. Fils de Bertin de Vaux, du *Journal des Débats*, il embrassa la carrière militaire. Le duc d'Orléans l'avait attaché à sa personne comme officier d'ordonnance, et il devint plus tard aide de camp du comte de Paris. La ville de Saint-Germain-en-Laye l'envoya siéger à la chambre des députés en 1837, et il fut créé pair de France en 1845. Nommé général de brigade en 1852, il fut plus tard chargé de commander une brigade de gendarmerie à Paris, et a été promu général de division en 1861. M. Bertin de Vaux a pris part à la direction du *Journal des Débats*, et les articles publiés dans cette feuille sur l'Algérie sont généralement écrits sous son inspiration.

BERTIN (Louise-Angélique), musicienne et poète, sœur ou cousine des précédents, fille de Bertin aîné, née aux Roches, près de Bièvre (Seine-et-Oise), le 15 janvier 1805, étudia d'abord la peinture d'une façon très-originale : pinceau en main, avant de connaître le plus simple principe d'un art qui exige tant de soins minutieux. Bientôt dégoûtée de sa première passion artistique, Mlle Bertin s'adonna à la musique. Douée d'une assez belle voix de contralto et pianiste habile, elle eut pour professeur de chant M. Fétis. Si l'on veut bien songer un instant à la gravité du personnage, on comprendra que le jugement du maître est précieux et mérite d'être reproduit. « Mlle Bertin, raconte-t-elle, brûlait du désir d'écrire un opéra; mais il n'entraîna pas dans sa tourmente d'esprit de commencer pour cela par apprendre l'harmonie, ni le contrepoint; il fallait lui enseigner à écrire des airs, des morceaux d'ensemble et des ouvertures,

comme on lui avait montré à faire des tableaux. Elle écrivait ses idées, qui, insensiblement, prenaient la forme du morceau qu'elle voulait faire; l'harmonie se régularisait de la même manière, et l'instrumentation, d'abord essayée d'instinct et remplie de formules insolites, finissait par rendre la pensée du jeune compositeur. En procédant ainsi, il se trouva qu'un jour un opéra en trois actes, intitulé *Guy Mannering*, était achevé. Quelques amis se réunirent autour du piano et essayèrent cette production, née d'une manière si singulière; ils y trouvèrent ce qui y était en effet, de l'originalité qui dégénérait quelquefois en bizarrerie, mais surtout un sentiment énergique des situations dramatiques, qu'il était surprenant de trouver dans une femme. A mesure qu'on savait mieux cette musique, dont l'exécution était difficile, on y découvrait des effets qu'on n'avait pas aperçus d'abord. On voulut l'entendre avec tous les accessoires qui pouvaient en donner une idée complète : un petit théâtre fut élevé dans une serre à la campagne, un orchestre fut rassemblé, et ce qu'on entendit fut de nature à étonner, malgré les irrégularités de formes et d'harmonie qui auraient pu offrir une large part à la critique. Ce succès, car c'en était un, décida de la vocation de Mlle Louise Bertin. » Après avoir reçu des leçons de Reicha, elle fit représenter, à l'Opéra-Comique, le *Loup-Garou* (1827). Voici la liste des œuvres de Mlle Bertin (Littérature), les *Glanes* (1842), volume de poésies couronné par l'Académie; (Théâtre), le *Loup-Garou*, opéra-comique en un acte, paroles de Scribo et Mazères (Opéra-Comique, 10 mars 1827); c'est un vieux fabliau adapté à la scène. Il s'agit d'un comte Albéric qui, sous le nom d'Hubert, s'est fait aimer de la jeune Alice. Or cette dernière, se croyant abandonnée de son amant, va épouser Bertrand, un paysan, lorsque Hubert reparait. Son rival le prend pour le terrible loup-garou, redouté de la Bourgogne, et se promet de le tuer le soir même, moment où le prétendu homme redevient loup (suivant la légende). Au dénouement, la vérité se découvre, et Albéric épouse Alice. « Ce petit ouvrage, disait un critique du temps, a des intentions et des scènes assez comiques, et le dialogue a de la gaieté, sauf quelques traits ou équivoques de mauvais goût et des proverbes arrangés en variations; mais un fond trop léger, des longueurs et des invraisemblances indisposent le public, qui empêche de prononcer le nom du compositeur. » Deux romances d'une facture simple et gracieuse, et un quintette avec chœurs, dont le motif parut original, méritaient un meilleur sort. La pièce avait été jouée à l'improviste; elle se releva plus tard, et réussit sur plusieurs théâtres de province. La partition fut achetée par Schlesinger; *Faust*, opéra en trois actes (Italiens, 8 mars 1831), œuvre qui se distinguait par l'originalité des idées et l'énergie des situations. Par malheur, un mysticisme plus religieux que dramatique répandait sur la musique une teinte monotone et pénible qui nuisait au succès. Santini, Donzelli et Mme Méric-Lalande remplassaient les trois rôles principaux avec plus de talent que de véritable inspiration. Il ne manquait à la partition et à ses interprètes qu'une chose... le feu sacré (le diable au corps, édit dit Voltaire); la *Esmeralda*, opéra en quatre actes, paroles de Victor Hugo (Opéra, 14 novembre 1836), poème tiré du roman de *Notre-Dame de Paris*. Beaucoup de talent et d'efforts généreux dépensés en pure perte. Mlle Bertin paraissait ignorer que le talent, aux prises avec une œuvre qui exige du génie, perd ses avantages et succombe sans éveiller l'intérêt.

BERTINAL, ALE, adj. (bèr-ti-nal, a-le, du nom du médecin Bertin). Anat. Qualification donnée à l'une des pièces du sphénoïde. — S. m. Nom de la même pièce : *Le Bertinal*.

BERTINAZZI (Charles-Antoine), dit *Carlino*, célèbre arlequin de la Comédie-Italienne, né à Turin en 1713, mort à Paris le 4 septembre 1783, était fils d'un officier des troupes du roi de Sardaigne, et fut à quatorze ans porte-enseigne dans un régiment. Resté sans fortune après la mort de son père, il se mit à donner des leçons de danse et d'escrime, occupant ses loisirs à jouer la comédie avec ses écoliers. Se trouvant à Bologne, un jour qu'on représentait une pièce nouvelle, il offrit de remplacer l'acteur chargé du rôle d'Arlequin, lequel, traqué par des créanciers intraitables, venait de s'esquiver. Le public ne découvrit la supercherie qu'à la quatrième représentation. L'idée vint alors à l'artiste improvisé de se vouer entièrement au théâtre. Il alla à Venise et dans plusieurs autres villes d'Italie, se faisant partout applaudir. A l'âge de vingt-huit ans, il se rendit en France, et parut d'abord dans une pièce jouée par des clercs de la basoche à Versailles. Le duc de Nivernais, qu'il avait amusé, le fit débiter à la Comédie-Italienne. Il y parut pour la première fois le 10 avril 1741, dans *Arlequin muet par crainte*, canevas italien en trois actes, de Riccoboni père, et fut trouvé digne de réparer la perte que la Comédie-Italienne avait faite à la mort de Thomassin. Au mois d'août 1742, il fut reçu dans la troupe. Le nom de *Carlino*, diminutif de Charles, en italien, que le nouvel arlequin avait adopté, devint bientôt fameux. Les Parisiens raffolèrent de celui qui le portait, si bien que la mode s'en empara pour en baptiser une espèce de chiens fort commune alors,